



Anne Cohen Beucher ou la traduction pour la jeunesse

Passionnée de langue et de littérature, notamment jeunesse, Anne Cohen Beucher est devenue traductrice professionnelle. Elle a obtenu le prix Scam 2016 de la traduction littéraire.

Qui êtes-vous ?

Française d'origine, je suis Belge d'adoption, arrivée en 2006 à Bruxelles avec l'opportunité de changer de vie et de métier. En France, j'avais fait des études de commerce et je travaillais dans le secteur bancaire.

Quel est votre parcours professionnel ?

En fait, j'ai repris des études en arrivant ici. Je me suis inscrite à l'ISTI (désormais département de traduction et interprétation de l'ULB) après avoir eu deux garçons. Ce furent cinq années d'études passionnantes et un enfant de plus. Toute une organisation ! Je suis devenue traductrice de l'anglais et l'espagnol vers le français.

Comment êtes-vous arrivée à la traduction ? À la traduction pour la jeunesse ? Qu'avez-vous traduit ?

Petite, j'étais passionnée par les livres et les langues. C'est en lisant à mon

ainé *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler* de Luis Sepúlveda que j'ai eu envie de devenir traductrice. Je voulais faire de la traduction de littérature de jeunesse. Ce qui est très difficile, car le milieu de l'édition est assez fermé. J'ai réalisé un mémoire en littérature de jeunesse sur un roman espagnol : *Los piratas del Ranghum* de Juan Madrid, qui n'avait jamais été traduit. J'adorais cette histoire de pirates, qui fournissait aussi pas mal d'informations sur la dictature de Franco. Puis, j'ai contacté plusieurs éditeurs, dont Alice Jeunesse. Ils n'ont pas souhaité publier ce livre. Mais comme ils avaient aimé ma traduction, ils m'ont proposé deux romans à traduire de l'anglais vers le français. D'abord, *Cette fille est différente* de J. J. Johnson, puis *DJ Ice* de Love Maia. Le premier titre a remporté le prix Farniente 2016 (Basket orange). Et *DJ Ice* a reçu la mention spéciale du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2015 de la SFT (Société fran-

çaise des traducteurs). Après, j'avais découvert dans une librairie espagnole *Los perfectos (Ma famille parfaite)* de Rodrigo Muñoz Avia. Mon fils cadet l'adorait, et j'avais vraiment envie qu'il puisse le lire lui-même. Je l'ai donc proposé à Alice Jeunesse, qui a accepté que je le traduise. Cet ouvrage vient d'obtenir deux prix de lecteurs en France.

Par la suite, j'ai eu l'opportunité de traduire le deuxième livre de J. J. Johnson : *La théorie du grand tout*. J'adore la façon d'écrire de cette auteure, son humour, mais ce n'est pas facile à rendre. Il est particulier, avec plein de références à *Star Wars* et à des séries geeks. Je me suis donc inscrite sur un forum afin que les passionnés m'aident à trouver les mots justes. J'ai aussi traduit des albums, comme *Casse-Noisette* illustré par Valeria Docampo, qui est une adaptation, ou *Naissance d'un château fort* de David Macaulay, qui est une retraduction. Dans les albums, le rapport à l'image est fondamental.

Comment travaillez-vous ? Quelles sont les difficultés de la traduction jeunesse ?

Le traducteur est considéré comme un auteur et passe un contrat, dans lequel on fixe, entre autres, une date li-



► mite de remise du texte. Après, on est seul devant son ordinateur pour traduire. L'éditeur ne découvre généralement la traduction qu'une fois celle-ci terminée.

Je lis d'abord mon texte de A à Z, comme lectrice. Puis, je le relis une deuxième fois avec le regard de la traductrice. Ma première réaction, c'est l'excitation et la peur. J'entre après dans une phase de recherche. Je tiens un fichier avec le vocabulaire spécifique, ou encore un cahier avec les expressions. Une des difficultés, dans la jeunesse, c'est l'oralité, les dialogues. Le vocabulaire des jeunes est vite obsolète. Il s'agit donc de trouver un vocabulaire qui puisse durer dans un texte fixé sans devenir trop ringard. Les différences culturelles sont aussi importantes. L'anglais est une langue très concise, ramassée. Le français prend son temps, développe. L'anglais claque tellement que faire du dialogue du tac au tac en français est plus compliqué. L'espagnol, en revanche, est proche du français, avec le risque que la traduction tombe à plat si on reste trop littéral. Il faut donc veiller à un équilibre.

« T'as pas envie de traduire de la vraie littérature ? », me dit-on encore souvent. Pas vraiment. Qu'est-ce que la vraie littérature ? Par snobisme, on s'extasie parfois sur des ouvrages qui n'en valent pas la peine. Les jeunes, eux, sont authentiques, impossible de tricher. Quand un titre est bon, il fera son

chemin. Et avec les réseaux, désormais, on peut découvrir des pépites.

Travaillez-vous en relation étroite avec les éditeurs ? Pour un éditeur particulier ?

Je travaille beaucoup avec Alice Jeunesse, qui est le premier éditeur à m'avoir fait confiance. Nous avons une relation de travail très étroite et efficace. Mais je travaille aussi pour d'autres éditeurs francophones.

Le traducteur est aussi un auteur ?

Si prendre l'histoire de quelqu'un d'autre, la faire passer dans sa langue maternelle, avec ses propres mots, c'est être un auteur, alors oui. Mais je me considère plus comme une passeuse d'histoires. J'ai beaucoup d'admiration et de respect pour ceux qui écrivent des histoires capables de nous transporter. Il faut savoir qu'en tant que traducteur, on doit ferrailer pour être reconnu. Nous arrivons à avoir notre nom en quatrième de couverture, mais pas encore en première de couverture, ou alors c'est très rare !

Pouvez-vous nous parler de votre dernière traduction parue ?

Un son a disparu de R. Muñoz Avia est le dernier ouvrage édité chez Alice Jeunesse. C'est un hommage à George Perec et sa *Disparition*. Pour faire comprendre Perec de façon simple, ce roman est très chouette. Mais plus

qu'une traduction, c'est une véritable adaptation. L'ouvrage comporte d'ailleurs une lettre à la fin pour expliquer la démarche. Dans la version originale, l'auteur a fait disparaître d'une partie du texte la lettre A, la plus fréquente en espagnol. En français, c'est la lettre E qui disparaît. Il s'agissait donc de traduire avec la contrainte du texte d'origine, en ajoutant celle de traduire sans le « E », un sacré casse-tête, croyez-moi ! Et même si « traduire, c'est trahir un peu », comme dit le dicton dans la profession, le défi de la traduction, c'est de rester le plus fidèle possible. Ici, c'était une gageure. En tout cas, je peux vous dire que l'auteur espagnol est ravi que son texte soit traduit en français. Il l'attendait avec impatience, car il adore Perec et manie fort bien notre langue.

Vous avez reçu en 2016 le prix de la traduction de la SCAM : une belle reconnaissance ?

J'ai été très étonnée et surprise, c'est sûr ! Et surtout très honorée que les membres du bureau de la SCAM et Françoise Wuilmart aient pensé à mettre mon travail dans la lumière. J'espère que ce prix va m'ouvrir d'autres portes... ●

Infos :

anne.cohenbeucher@gmail.com